

## Conclusion de Pierre Parlant, philosophe et « grand témoin »

Je serais bien en peine de faire une synthèse. D'ailleurs ce matin, j'étais censé circuler dans les différents ateliers, et puis quand j'ai compris que la thématique était identique, j'ai préféré rester dans un seul pour essayer de comprendre comment les choses se construisaient au fil du temps. Donc je ne pourrais pas rendre compte de tout ce qui s'est passé, et de toute façon de n'y serais pas parvenu. Donc je vais proposer plutôt un certain nombre d'observations ou de remarques que je me suis fait.

Je le ferai sans souci d'organisation parce que je n'ai pas eu le temps de le faire et que peut-être ce sera compréhensible malgré tout, et je le ferai du point de vue de l'extérieur puisque celui qu'on m'a assigné.

Il y a une chose qui m'a retenu évidemment, mais j'y reviendrai tout à l'heure, c'est ce mot « partager » (essayer de savoir ce que parler veut dire est le défaut de la philosophie, et donc elle se méfie de l'usage des mots). Le mot « partager » a été pris comme une chose qu'il fallait entendre d'une manière immédiate. Il me semble qu'on peut peut-être en dire deux ou trois choses.

J'ai beaucoup appris d'abord, pendant ces deux jours. Des choses que je pressentais et qui se sont confirmées, des choses que je ne savais pas et que j'ai apprises, mais il y a une chose qui est sûre, et on l'a encore entendu il y a quelques instants, c'est que tout ce que j'ai entendu s'enlève sur un fond de problématique politique tout à fait clair. Je pensais qu'on allait parler de théâtre, de danse, de musique, et évidemment de politique, mais finalement c'est la question politique qui a été posée tout du long.

Cette question intéresse le philosophe, à condition qu'on prenne le temps de s'arrêter sur ce que ça signifie. Il se trouve que la notion de « politique » est une notion qu'invente la philosophie, donc il est intéressant d'aller voir ce que les premiers philosophes (Platon le premier) mettaient derrière ce mot. Ce n'est pas par hasard qu'ils se posent la question de la politique : c'est parce qu'ils sont aussi les inventeurs de la démocratie, dont nous sommes les héritiers. Et si je dis que tout ce que j'ai entendu relève, sur le fond, d'une question politique, c'est parce que j'ai eu le sentiment (je le livre comme ça, je ne sais pas quelle valeur ça a pour vous) que les questions qui ont été posées sont des questions qui relèvent d'une espèce de symptôme très vif d'un déficit démocratique. Tout ce que j'ai entendu, au fond, renvoie à une question de déficit démocratique. Je vais y revenir.

Alors la question de la *politique*, du point de vue de ce que pouvaient en dire les Grecs, c'était non pas une notion, non pas un concept, mais la tentative de répondre à une question très simple mais qui reste actuelle et au fond n'appelle pas de réponse définitive et qui était : « comment faire de l'un avec du multiple ? » Au fond, c'était ça, la question politique : une cité (Athènes, Sparte...), c'est fait d'individus disjoints, séparés, différents, tout ce qu'on voudra, et si on ne veut pas qu'on soit dans un état de guerre civile, ce qui est toujours redoutable, il faut qu'on ait suffisamment d'intérêts communs pour que l'un l'emporte sur les tensions entre les individus.

Donc cette idée de faire « la cité » (la *polis*), c'est le sens de ce traité de Platon qui s'appelle *La République*, la « res publica », la chose commune, la chose à tous, la chose publique, c'était vraiment faire de l'un avec du multiple. Ce qui est toujours quelque chose qui relève d'une tension, et presque une tension irréductible.

Il se trouve que l'héritage français a en plus surdéterminé la question, parce que nous sommes dans une république qui est (c'est le premier article de la Constitution), de surcroît démocratique.

Alors la démocratie, pour les Grecs et pour nous (et c'est peut-être ça le déficit dont j'ai l'impression que toutes les interventions ont témoigné), la démocratie c'est une situation de vie commune dans un espace-temps donné, qui se met délibérément, volontairement, sous le régime de ce qu'on appellerait l'égalité. Au fond, c'est le principe de la démocratie, et il n'y en a pas d'autre. C'est l'égalité.

Alors il faut peut-être le définir encore un peu mieux. Qu'est-ce que ça veut dire l'égalité ? Alors je peux me référer à des travaux de philosophes actuels tout à fait passionnants, des gens comme Jacques Rancière, par exemple, dont je reparlerai. L'égalité, ce n'est pas simplement au sens « un homme, une voix », ou « les droits et les devoirs identiques ». C'est quelque chose de plus que ça, dans son principe. L'égalité, ça veut dire qu'il n'y a pas, en droit, de prérogative pour quiconque en ce qui concerne le gouvernement des autres. *Nul n'est plus qualifié qu'un autre pour gouverner*. C'est le principe démocratique par définition. Les Grecs y étaient tellement attentifs, que lorsqu'ils désignaient ceux qui étaient chargés de gouverner, ils les tiraient au sort. Ça pourrait faire réfléchir... Ils prenaient très au sérieux l'égalité. Ils tiraient au sort ceux qui devaient assumer le gouvernement de la cité, c'est-à-dire qu'ils récusaient a priori l'idée que « certains sont qualifiés, d'autres pas ».

Dès qu'on accrédite cette idée-là, évidemment, on a fait un pas vers ce qu'on appellerait l'aristocratie, à l'origine les meilleurs, cette fois-ci. L'oligarchie, c'est quelques-uns qui gouvernent, l'aristocratie c'est uniquement les meilleurs, la démocratie c'est, en droit, tout le monde peut gouverner.

Alors qu'est-ce qui peut faire de l'un et du multiple ? On l'a entendu ce matin avec l'intervention que j'ai trouvée passionnante de l'urbaniste, et on l'a entendu hier aussi, c'est cette idée d'un *intérêt général*. Il faudrait évidemment prendre le temps de mettre au jour ce qu'il y a derrière ça, ce n'est pas si simple, c'est peut-être l'idée du *contrat social*, chez Rousseau : quelque chose qui serait au-dessus de l'intérêt particulier, ou des intérêts partisans. Quelque chose qui serait une sorte de dénominateur commun, un intérêt bien compris, un « intérêt général ».

Alors si je rapporte ce fond-là à tout ce que j'ai entendu, j'ai l'impression que toutes les interventions des personnes qui travaillent dans des conservatoires ont témoigné d'une tension actuelle (peut-être pas si actuelle que ça, je ne suis pas informé de la genèse de ces institutions), une tension qui est presque un régime de double contrainte. Une tension entre d'une part, l'héritage d'excellence, historique (les conservatoires comme étant des lieux dans lesquels étaient transmises des connaissances à des êtres supposés « doués », meilleurs que d'autres -... on n'est pas dans un horizon démocratique, on est plutôt dans un horizon de la sélection, du repérage, des talents...), donc un horizon aristocratique, et d'un autre côté (puisqu'il y a une tension) le désir délibéré, volontaire, assumé, militant (je suis frappé par le caractère très militant de tout ce qu'on entend ici), désir d'offrir à tous l'accès.

Donc c'est une tension presque irréductible : d'un côté on a les *quelques-uns*, de l'autre le *tous*. D'un côté on a l'excellence, de l'autre l'éducation pour tous. D'ailleurs l'accès est ménagé sur trois plans, si j'ai bien compris : l'accès à la connaissance (parce qu'il y a une connaissance objective : la musique, la danse, le théâtre, les textes, les œuvres, etc.), l'accès sous la forme de la rencontre avec les œuvres (il faut que ça soit organisé, cette affaire-là, ça ne peut pas être fortuit), et enfin sous la forme de la pratique.

Cette tension, elle m'est apparue comme un régime de double contrainte assez douloureux. Double contrainte au sens où on a deux double-négations et on ne sait pas comment sortir de cette affaire. C'est le schéma de la tragédie : on est à la fois coupable et innocent, quoi qu'on fasse. On ne peut pas ne pas transmettre – l'excellence, ce que vous appelez je crois l'enseignement spécialisé, l'instrument, avec un niveau qui soit le meilleur possible (on ne peut pas ne pas faire ça, sans quoi on est dans une espèce de déni de sa propre vocation) ce qui est frappant il y a une grande différence avec ce qui se passe dans les collèges ou les lycées : un professeur de lettres, par exemple, dans un collège ou dans un lycée, ce n'est pas forcément un écrivain. Dans un conservatoire, ce qui est frappant et très réconfortant, c'est que les professeurs sont des gens pour qui la musique est une forme de vie, si j'ai bien compris. Ils ne sont pas seulement des « prestataires ». Ce sont des gens qui ont traversé certainement un certain nombre d'épreuves, ont eu un parcours exigeant. Ils sont dans une revendication d'un enseignement qui n'est pas simplement une profession ou un métier, c'est plus que cela, ce qui fait une qualification un peu particulière.

Donc régime de double contrainte. On ne peut pas ne pas vouloir transmettre l'excellence mais en même temps, de fait, on ne peut pas ne pas vouloir faire accéder le plus grand nombre, sinon tous, à ce que je viens de dire, à savoir les œuvres et le reste.

Je reviens peut-être à un deuxième point, après cet horizon démocratique, c'est ce thème du *partage*. J'ai entendu ce mot, c'est devenu un slogan aussi (ce sont des mots qui se vident de sens très facilement) Là ce n'est pas le cas, mais il m'a semblé que peut-être il était entendu sous un seul aspect, et que peut-être c'est intéressant de voir que c'est comme une pièce de monnaie : il y a deux faces. On a entendu « partage », dans l'atelier où j'étais ce matin et même dans la communication de l'urbaniste, on a entendu « partage » au sens de la « participation ». C'était surtout ça : comment instaurer, instituer des partenariats de telle sorte qu'il y ait une participation... Du reste je signale au passage la très belle définition de la démocratie qu'on trouve chez un philosophe américain qui s'appelle John Dewey et qui définit la démocratie comme le fait de « prendre part ». Au fond la démocratie ce n'est rien d'autre que ça : le fait de prendre part.

Donc on a pris ce sens de « participation ». Mais il y a un sens en amont, me semble-t-il, qui c'est peut-être ça le nerf douloureux de toutes les questions qu'on a entendues, c'est que le partage c'est aussi une *séparation*. Avant d'être une distribution, c'est une séparation. Quand on partage, on fait des *parts*, on sépare. On a une totalité, et on décide de couper dedans. Alors ça c'est tout à fait suggestif parce que c'est justement l'un des thèmes des travaux du philosophe que vous connaissez probablement (si ce n'est pas le cas je vous invite à le lire parce que c'est quelqu'un de passionnant sur ce terrain-là), c'est Jacques Rancière. Jacques Rancière a écrit un bouquin qui s'appelle *Le Partage du sensible* (on est vraiment dans la thématique du jour). Avant de rappeler brièvement ce que dit Rancière, il m'a semblé que la difficulté notamment dans les ateliers de ce matin, qui était systématiquement là sans être toujours totalement énoncée, c'était finalement : « mais dans mon

conservatoire, il y a des enfants qui viennent, dont les parents ne parlent pas la langue, qui n'osent pas franchir le pas, ouvrir la porte, etc., ou des gens qui disent « moi ça ne m'intéresse pas, c'est le foot qui m'intéresse », ou bien des gens qui habitent tout près mais qui ne viennent pas. Ça, ça renvoie tout à fait à ce que Rancière fait valoir, à savoir qu'avant même que l'on ait l'ambition de partager, il y a déjà un partage qui exclut. En amont. Et une des difficultés de la démocratisation, c'est qu'elle oublie que le partage est déjà fait, en réalité.

J'en reviens à Rancière. Ce que Rancière définit dans *Le Partage du sensible*, c'est très simple : il dit « nous sommes maintenant et sans doute pour un moment encore dans des sociétés « capitalistes », où les espaces et les temps sont séparés en fonction des identités et des activités. En amont de toute tentative d'éducation, etc., c'est déjà fait comme ça. Dans les représentations, dans les espaces et les temps réels. Par exemple, l'espace-temps d'un ouvrier n'est pas l'espace-temps qui lui permet nécessairement, compte-tenu de la fatigue, du transport, de tout le reste, de fréquenter les établissements culturels, quand bien même il y en aurait un à côté de chez lui.

Donc il y a une espèce de séparation, partage des espaces et des temps, qui est en amont de tout ça, de telle sorte que quand ensuite on veut faire une distribution, une participation, et qu'on oublie qu'il y a déjà cette séparation-là, on en vient à dire ce qu'on a entendu ce matin, à savoir : « comment se fait-il qu'ils ne viennent pas ? » « comment se fait-il que ça ne les intéresse pas ? »

Rancière avait écrit ça après les émeutes de banlieue de 2005, où les individus qu'on avait labellisés « racaille » avaient mis le feu à des institutions culturelles. On demandait : comment ça se fait qu'ils mettent le feu à des médiathèques ? Comment ça se fait...

Donc je me disais que peut-être un des biais pour essayer de penser les choses, peut-être pas en hauteur mais de là où elles sont, c'est de ne pas perdre de vue que partager, ça vient après un autre partage, assez redoutable, assez imperceptible, qui est un partage de l'espace et du temps, c'est-à-dire au fond de l'existence elle-même : où on loge, comment on se nourrit, comment on se déplace, comment on s'habille, quels sont les endroits publics dans lesquels on entre ou on n'entre pas, etc.

Ce partage en amont, s'il n'est pas interrogé, s'il n'est pas mis au jour, celui qui vient après court sans doute le risque d'être vain.

Il y a deux choses que je voudrais encore dire si j'ai encore cinq minutes.

On a entendu parler de *médiation* aussi, souvent. Et j'ai eu le sentiment très vite, hier et ce matin encore, que les conservatoires dans leurs missions se sentent investis d'une sorte de tâche de remédiation. J'ai eu ce sentiment plusieurs fois dans ce qui était dit. J'entends remédiation au sens de « restaurer une médiation ». Ce matin dans le groupe dans lequel je me trouvais, une personne a insisté sur le fait que peut-être il faut inventer de nouveaux métiers qui seraient des métiers de médiateurs. Le médiateur, c'est celui qui est au milieu, qui fait le pont entre un espace et un autre, entre un temps et un autre, celui qui ménage l'accès, un passeur. Donc il y aurait cette idée de remédiation au sens de « restaurer une médiation » (ce qui suppose qu'elle a été interrompue ou qu'elle n'a jamais existé), et puis il y a aussi cette dimension peut-être un peu douloureuse de médiation au sens de *remède*. On attend peut-être de cette éducation artistique et culturelle un *soin* qu'elle n'est peut-être pas capable d'apporter compte-tenu des dégâts, des dommages et des maladies dont souffrent nos sociétés.

Et du reste ce matin, l'urbaniste a proposé une très simple et très belle définition de l'idée de réhabilitation, concept assez contigu de celui de remédiation puisqu'il a dit que réhabiliter, c'est « rendre à nouveau habitable ». On pourrait dire que la remédiation ce serait ça aussi.

Dans le dernier point, et pour rebondir justement sur ce que l'urbaniste disait ce matin, j'ai été très sensible à l'analogie qu'il a établie entre l'urbanisme et l'architecture et la musique. Je ne suis pas musicien, je ne suis pas architecte, mais j'ai trouvé l'analogie tout à fait convaincante, en particulier lorsqu'il a proposé, en termes d'identité de rapport (puisque c'est ça une analogie), l'idée de *composition*. Composer (je n'apprends pas ça à des musiciens), c'est mettre ensemble des choses disjointes pour qu'elles fassent une unité. Mais les peintres aussi font des compositions, les poètes font des compositions, et alors les urbanistes font ça aussi. Ce qui veut dire qu'on est dans un état de décomposition, probablement. Que ce soit pathologique ou spatial, je ne sais pas, quelque chose est séparé. Il s'agit de composer ou de recomposer avec ça, et dans cet espace qui est partagé, séparé, en amont même de ce qu'on voudrait faire, se poser comme moi trois questions :

Quels sont donc ces lieux qui sont séparés, disjointes ? Est-ce que ce sont des lieux préalables, est-ce que ce sont des lieux disjointes de fait, des lieux qu'on a atomisés ou séparés ? Dans ces lieux, qui a une place, ou pas ? Une place réelle ou une place symbolique. On peut peut-être passer tous les jours de sa vie devant le conservatoire sans franchir la porte, ou tous les jours de sa vie devant un bistrot sans franchir la porte. Il y a donc des espèces de murs invisibles, de séparations symboliques fortes peut-être qu'il faut qu'il faudrait penser les choses dans ces termes-là. Et pour qui ?

Je conclurai cette pseudo-synthèse à propos du mot « conservatoire » dont j'ai compris qu'il a fait l'objet d'un litige récurrent. Alors juste à titre d'indication, je vous livre deux ou trois choses qu'on trouve chez Hannah Arendt, que j'ai citée hier. J'en ai parlé hier à propos de la définition qu'elle donne des œuvres. Les œuvres qui sont les choses les moins mondaines qui soient, qui ne sont pas faites pour les hommes mais pour une espèce de durée qui n'est pas celle de l'usure, justement. Elle fait une distinction très volontaire entre l'école et le monde. On lui a reproché... Et d'ailleurs on parle quelquefois de faire entrer le monde à l'école. Pour elle, il y a une distinction absolue entre l'école et le monde. Qu'est-ce qui fonde cette distinction ? C'est un concept très simple qu'elle invente. Elle ne parle pas des enfants. Elle parle des « nouveaux venus ». Ça me paraît intéressant de garder cette distinction, parce que les nouveaux venus, ça peut être les enfants, mais aussi ceux qui viennent d'arriver, qui viennent d'ailleurs.

Je reviens à cette distinction. Pour Hannah Arendt, l'école n'est pas le monde, strictement pas. Il ne le faut pas, d'ailleurs. Mais c'est ce qui prépare à entrer dans le monde. Qu'est-ce qui fait que l'école n'est pas le monde ? C'est que si l'école était le monde, elle subirait la violence du monde. La violence du monde, c'est de déporter chacun de ce qui lui permet d'exister, pour devenir un opérateur efficace de l'économie. Il est donc très important que l'école ne soit pas le monde. Mais elle prépare à entrer dans le monde. Et cette préparation, dit Hannah Arendt, se fait précisément par la transmission des œuvres. Parce que c'est à l'école que les œuvres peuvent être transmises, ce n'est pas dans le monde économique, dans le « boulot » (on n'a pas le temps, on a d'autres choses à faire et tout le monde nous le rappelle). Et elle arrive à une définition (elle ne la donne pas nommément, mais on peut tout à fait la dériver de ce qu'elle dit). Elle arrive à l'idée que l'école serait de fait un conservatoire, et là on va faire tout de suite une remarque : « conservatoire », ce n'est pas un mot « conservateur ». Ce n'est pas un mot réactionnaire. On peut le prendre comme ça :

conservatoire au sens du musée le plus poussiéreux, ou bien de la chose captive (« je garde la chose, je la soustrais aux autres », ce qui est ce qu'on appelle un privilège - ce qu'on donne à certains parce qu'on l'a ôté à d'autres). Ce n'est pas ça du tout. C'est le lieu précisément où on conserve la trace et la mémoire de ce que les humains depuis toujours ont essayé de mettre en forme pour essayer de comprendre ce que ça signifie que d'être en vie (et de mourir). Si l'école ne le fait pas, précisément, comme les œuvres ne sont pas des outils, qu'elles n'ont aucun intérêt ni aucune utilité, elles vont s'évanouir ou disparaître.

Alors peut-être faudrait-il non seulement garder le mot conservatoire, c'est un mot magnifique, puisqu'au fond il est synonyme de mémoire (et je ne crois pas que l'on puisse souhaiter d'être amnésique ; je crois qu'il n'y a pas pire destin que d'être amnésique, pour un humain), mais il faudrait peut-être surdéterminer ce mot, *conservatoire*, en le décapant, en le dégrisant, en le nettoyant de l'idée conservatrice que ce mot peut quelquefois évoquer.

Voilà, je crois que je m'arrête là. Merci.

Pierre Parlant

Créteil, 7 février 2014